

DU COUPLE CONJUGAL AU COUPLE PARENTAL

Vincent Garcia

(Nîmes, 30 janvier 2015)

1) La rencontre.

Au-delà de la rencontre de deux partenaires séduits qui vont chercher à faire lien, j'entends la rencontre amoureuse comme la collusion de deux psychés en attente de quelque chose de vital, et dont résulte une souffrance souvent non perçue, qui se ressent lors de l'absence de l'objet, et s'apaise en sa présence. Ce quelque chose de vital est ce qui est resté en suspend, parce que non vécu, et fait ainsi traumatisme en négatif, au sens photographique du terme. Pour César et Sarà Botella (2001, p.157), "le négatif du trauma trouve son origine non pas dans un positif quantitatif, mais dans l'absence de ce qui, pour le moi de l'enfant, pour son narcissisme, aurait dû se produire comme allant de soi. Quelque chose de foncièrement évident pour le sujet, qui aurait dû avoir lieu, n'a pas eu lieu, sans que pour autant celui-ci perçoive et a fortiori se représente ce négatif."

Ce quelque chose de non-vécu n'a pu s'inscrire comme représentation, et figure de façon vacuolaire dans la psyché. Chaque sujet est porteur, peu ou prou, de vicissitudes de l'ajustement maternel primaire ayant créé des zones de non-symbolisation. Et ce non-perçu, non-éprouvé se rejoue dans la relation à l'autre objet d'amour dans le couple, à l'insu des deux partenaires, sur le mode d'une compulsion de répétition, dont R.Roussillon (2001, p.16) nous dit qu'il "devrait être conçu sous la forme d'une hallucination automatique qui répète automatiquement les expériences tant qu'elles n'ont pas été liées au sein d'un processus représentatif ou évacuées et stabilisées."

C'est là souligner toute l'importance de l'objet d'amour dans le couple : il est celui sur qui repose un potentiel processus de transformation de ce qui est demeuré à l'état brut chez le sujet, donc non advenu comme représenté. Il lui faut pour cela accepter, dans la relation de confiance et d'amour, d'être le miroir non minéral du sujet, qui seul peut donner réalité et sens au retour du non-vécu, en lui attribuant sa part d'humanité que lui confère son ressenti affectif d'objet. Pour R.Roussillon (2001, p.206) : "quand l'objet a pu avoir un rôle déflecteur et réflecteur suffisant, sa fonction est intériorisée et à l'origine d'une métabolisation et d'un jeu interne qui estompent ou effacent la manifestation de la compulsion de répétition qui s'intègre alors au processus de symbolisation à partir du plaisir de la répétition." Nous retrouvons là le rôle d'intrication pulsionnelle attribuée à l'objet d'amour au sein de la relation de couple.

Les éléments traumatiques infantiles non symbolisés de chacun des conjoints, assis sur les défaillances parentales primaires, vont donc être remis sur la scène du couple. L'illusion de

“retrouvailles” avec l’objet d’amour (primaire) réactive les aléas autour du lien primaire; ce qui n’existe pas en tant que souvenir vécu revient incessamment sous forme d’agir verbal ou comportemental actuel. Chaque sujet, en attente d’apaisement de ce non-advenu qui s’agite en lui, s’adresse à son objet dans une intense activité pulsionnelle.

Ainsi, l’établissement du lien amoureux métaphorise la recherche de (re) liaison pulsionnelle d’éléments plus ou moins clivés de la part infantile en souffrance de chaque partenaire. Emmanuelle Bonneville, étudiant des enfants ayant vécu des traumatismes relationnels précoces, a mis en évidence des stigmates actuels, directement associés à ces parts de souffrance en soi : “ Il apparaîtra que les traces du “vécu bébé” de ces enfants, non seulement participent à l’élaboration d’un fonctionnement psychique particulier, colorant les représentations de base d’eux-mêmes, de leurs objets d’investissements potentiels et des principes de relation et d’attachement, mais aussi se réactivent fréquemment de façon automatique, sous forme de reviviscences hallucinatoires essentiellement sensori-motrices, posturales et sensorielles.” (2012, p. 151). Et ces souffrances qui stigmatisent le présent de l’enfant vont se retrouver, édulcorées ou majorées par les expériences successives de vie du sujet, chez l’adulte, qui va se présenter avec cette charge à l’orée de la relation amoureuse.

Ce qui revient à dire que chaque objet d’amour est d’emblée confronté à l’impact des défaillances parentales primaires de chaque sujet amoureux, et que ce dernier attend inconsciemment de sa part soulagement, voire réparation. Donc qu’un objet d’amour est sollicité dans ses dimensions maternelles et paternelles primaires. Je fais référence là à ce qui découle de la bisexualité psychique du sujet, lui permettant l’accès à des capacités de holding et de handling winnicottiens pour son objet d’amour. Le terme “bisexualité” exprime assez que le maternel primaire est indissociable du paternel primaire, d’où l’importance de leur harmonieux équilibre à l’intérieur de chacun.

2) Le maternel et le paternel.

Pour Christine Anzieu-Premmereur (2011, p.1479), “Le maternel primaire est un fonctionnement inconscient de la personne maternelle qui maintient l’équilibre économique chez celui qui est démuné. La capacité maternelle, c’est une identification à un autre différent de soi et investi narcissiquement avec le désir de porter remède aux besoins de cet autre : ce soutien à un moi pas encore constitué ou défaillant est du registre préconscient.” Cette dimension, qui par essence a vocation réparatrice, présente en l’autre, objet amoureux, est ce qui permet au sujet de s’apaiser, dans l’illusion de retrouvailles avec l’objet maternel primaire. Toutes les frustrations résultant des défaillances du maternel primaire se sont accumulées pour prendre forme et consistance dans l’après-coup des remaniements liés au vécu psychosexuel de l’enfant, et se constituer dès lors en tant que traumatismes précoces. Ce sont ceux-ci, restés en attente de symbolisation, qui réapparaissent et sont “apportés” en tant que présents du moi, à l’objet d’amour, dans un besoin irrépressible de liaison affect-représentation, afin que celui-ci les soulage, voire les répare.

Ce faisant, chacun dans le couple incorpore, sur les bases de son rapport à son propre objet maternel archaïque, l’état du maternel primaire de l’autre, qui vient ainsi conforter ou restaurer ce qu’il en est du bon-objet en soi. Ainsi donc, ce maternel primaire, substrat de notre sentiment d’exister et de notre capacité à nous garder vivant, est une dimension essentielle et constitutive du lien amoureux dans le couple.

Si la dimension maternelle primaire, “incorporée comme une présence et comme une assise de soi” (Ch.Anzieu-Premmeur, 2011, p.1458) préside à la constitution psychique du sujet, elle est indissociée d’une fonction paternelle primaire, à l’origine de triangulations précoces. Et, nous dit Christian Gérard (2012, p.100) : “Si les triangulations précoces sont à prendre en compte du fait de la réalité corporelle du père, c’est surtout du point de vue intrapsychique qu’elles nous apparaissent essentielles, car elles conditionnent les symbolisations primaires et l’organisation du fantasme de scène originaire.” C’est dire toute l’importance de cette fonction primaire paternelle, étudiée par Christian Gérard, qui donne à la réalité du père une dimension essentielle dans la constitution de l’espace psychique de l’enfant. Le paternel primaire impose à l’enfant une ouverture à l’omnipotence maternelle.

“Le père de l’histoire précoce du sujet tient une place essentielle dans les processus d’intégration des expériences primaires, particulièrement les symbolisations primaires et l’inhibition primaire. Le caractère pulsionnellement investi de cette relation est fondamental pour l’intégration des auto-érotismes et le processus de maturation du moi.” (Ch.Gérard, 2009, p.380). En tant que psychanalyste d’enfants, cet auteur a su mettre en évidence l’impact des faillites du paternel primaire sur les enfants en grande difficulté narcissique, prédisposés à devenir des adultes états limite : troubles de la symbolisation, notamment primaire, carence des processus de refoulement, évitement de la conflictualité oedipienne, angoisses du vide au cours desquelles le sentiment de perte vient recouvrir toute idée de séparation... Il a montré combien la fonction paternelle primaire, nécessaire à l’établissement des symbolisations premières, vient compléter la fonction maternelle primaire .

Cette dimension paternelle primaire de handling, nécessaire à l’intégration des symbolisations et des différenciations, est également recherchée dans l’objet d’amour par chaque sujet amoureux qui tente ainsi inconsciemment de réparer l’impact des faillites de sa relation à l’objet paternel de son histoire, au travers de son lien de couple.

3) Un espace de répétition pour conjoints.

Le couple m’apparaît donc comme cet espace au sein duquel vont pouvoir se remettre au travail, se revivre, les traumatismes de l’archaïque, entendus comme situés dans un en-deça de la trace mnésique.

Le couple est là dans cette attente, dans l’espoir que le conjoint soit l’objet à qui et pour qui s’adresse cette répétition, mais qu’il réagisse de manière suffisamment différente et appropriée dans les crises que les conjoints traversent nécessairement, pour que s’établisse le contraste entre le passé traumatique et le présent de ce qui se vit dans cet espace-couple là, qui peut alors se présenter comme lieu de symbolisation. En ceci réside (dans le meilleur des cas) ce que j’ai pu appeler ailleurs « la fonction réparatrice du couple » : « solidement investi par deux partenaires suffisamment rassurés et confiants l’un dans l’autre et dans leur espace-couple, la crise ouvre sur l’élaboration des angoisses de séparation et de mort, à même d’engager un processus de symbolisation du trauma primaire. Dans le cas contraire, on a affaire à une simple duplication, traduisible dans la rupture de ce cadre couple, et donc la séparation des partenaires, vécue sur un mode abandonnique. » (V.GARCIA, 2007).

Le couple de conjoints est donc cette instance potentiellement thérapeutique, quand il permet de remettre en liaison l’affect réprimé avec la pensée et d’intégrer au tissu représentatif du moi les expériences archaïques traumatiques.

Lieu de réparation narcissique, le couple devient de fait un lieu de constitution identitaire dans la mesure où le sujet se réorganise psychiquement à travers la relation conjugale présente en ré-élaborant les avatars du rapport à son objet d'amour primaire.

D'où l'importance, je le répète, des deux fonctions essentielles de chaque conjoint :

- fonction maternelle primaire : accueillir et apaiser,
- fonction paternelle primaire : contenir et rassurer.

Ces deux fonctions sont impératives à la mise en œuvre du processus de métaphorisation des blessures de l'autre, préalable à tout processus de cicatrisation.

Ces fonctions primaires psychiques sont bien évidemment indépendantes du sexe du sujet. Elles prennent corps dans et par la relation d'amour, créant une enveloppe intersubjective de couple (le « nous » se substitue au « je »), à l'intérieur de laquelle se rejouent les processus essentiels à l'œuvre dans la dyade mère-nourrisson :

- fonction alpha,
- capacité d'être seul sans sentiment abandonnique,
- réponses adaptées (anti empiétements).

4) Apparition de la crise.

Dans les crises conjugales, l'autre n'est plus (suffisamment) contenant, rassurant, « aimant ». Les blessures refont surface, et se profilent les sentiments d'échec (retour de l'échec oedipien) et de trahison (du premier objet d'amour).

Le narcissisme du sujet mis à mal peut le conduire à vouloir se distancer de son objet : les enfants, le travail, une addiction, un adultère peuvent recouvrir alors cette fonction là. La violence peut tenir lieu d'excitation érotique et les tendances sadiques et masochistes fortement réactivées. Tout un processus de déliaison se met en place, pouvant engendrer la rupture du couple, si tant est que l'enveloppe unissant les deux partenaires s'avère par trop fragile.

Des formes de violence apparaissent régulièrement chez les sujets fragiles lorsque les fonctions primordiales du couple sont mises en échec :

- limitation,
- contenance,
- réparation.

Ressurgit alors la béance originarie (souffrance narcissique de base autour de laquelle s'est construite la personnalité), qui réactive chez chaque sujet un sentiment d'insécurité intérieure. Celui-ci engendre le développement de représentations persécutives de la réalité extérieure.

Les affects dépressifs de la petite enfance remontent en première ligne, générant une déprime actuelle. L'appareil psychique ne pouvant contenir ce surcroît d'affects dépressifs venus du passé, se voit contraint à la mise en place d'un système défensif plus ou moins rigide, axé sur le somatique (troubles psychosomatiques et addictions), et/ou le comportemental (passages à l'acte de fuites ou de violences).

Le sujet fragile en souffrance, confronté à son vide intérieur angoissant (par absence de bon objet intériorisé mère-apaisante et père-sécurisant), cherche à se tenir à distance de ce monde interne terrifiant.

Il va dès lors attaquer la dimension de partage dans l'interaction : il ne peut plus donner de l'amour dont il n'a pas de réserves suffisante (le peu qu'il a lui sert à tenter de se protéger dans les situations de souffrance). Il lui faut par contre à tout prix recevoir de quoi combler son vide narcissique et assurer sa défense anti-dépressive par un sentiment de toute-puissance (comme le petit enfant cherche à nier sa relation de dépendance à la mère lors de la phase kleinienne dépressive).

5) L'espace des amants.

J.SCHAEFFER (1997) a insisté sur le rôle de l'amant, comme « effracteur nourricier » qui vient révéler la dimension de sa féminité génitale à la femme. Là est son aspect identitaire d'amante. Mais parallèlement, l'amante est celle qui vient révéler à chaque fois la dimension virile de masculinité de l'homme, également dans son aspect identitaire. Et lorsque ce travail est à l'œuvre à chaque rapport sexuel, le lien d'amants devient ce moment identitaire de re-liaison pulsionnelle, c'est-à-dire un moment fusionnel où se délie la connexion identitaire de soi à soi et de soi à l'autre, puis se relie dans la différenciation du partenaire. Par la reconnaissance de l'altérité de l'objet, se renforce la dimension unitaire du sujet, d'où le sentiment de plénitude narcissique qui suit le rapport amoureux dans un couple bien étayé sur le sentiment amoureux et la confiance de base.

Mais pour certains couples, tout se passe comme s'il existait un danger du rapport sexuel lié à la jouissance. Dans la mesure où leur couple assure une restauration narcissique qui permet aux partenaires de ressentir la cohésion du moi à l'intérieur de ses limites, l'acmé de plaisir peut défaire ce sentiment, entraînant le risque que chacun s'y perde, et perde du même coup son objet unique.

Chez d'autres, c'est l'excitation qui paraît insoutenable, dans la mesure où elle déborde les capacités psychiques et renvoie dans un ailleurs hors corps ou hors psyché. Les manifestations d'excitation ou de jouissance sont alors vécues comme susceptibles de déchirer l'espace continu de symbolisation du couple.

Dans ces situations, le sexuel semble être une menace et sa concrétisation se voit repoussée hors des frontières du couple. La sexualité est alors vécue « ailleurs ».

La menace du sexuel peut aussi bien prendre la figure du fusionnel (le trop rapproché engloutissant), ou celle d'un trop différenciateur. Là encore, est à comprendre ce qui se rejoue, dans l'espace de ces couples difficilement amants, d'un rapport insatisfaisant pour l'enfant à son objet primaire.

6) Conflictualité oedipienne et sexualité dans le couple.

On voit combien le couple est une entité vivante, régie par différentes conflictualités internes exacerbées par les deux dimensions érotiques et narcissiques de l'union du sujet à son objet d'amour.

La conflictualité oedipienne est nécessairement réveillée, avec ses angoisses attenantes qui seront à gérer par les deux partenaires. Mais loin d'être négatif, « le traumatisme du vécu oedipien, qui a comporté dans le même temps une frustration objectale majeure et un échec

narcissique, joue dans la vie humaine le rôle d'un point d'appel constant à des retours en arrière de l'organisation libidinale, puis d'un point de départ pour de nouvelles avancées. » (C.Parat, 1967). C'est dire combien le couple offre, dans le rapport à l'objet d'amour qui oblige la traversée de situations régressives et de conflits, de possibilités de réaménagement interne dans le sens d'une évolution et d'une maturation constante.

L'érotisme s'origine dans l'absence d'un investissement maternel total de son enfant. En effet, D. Braunschweig et M. Fain relèvent l'apparition concomitante de l'auto-érotisme du bébé et de la reprise de l'intérêt sexuel de la femme qui est sa mère. Ainsi, cet auto-érotisme identifie le bébé à son ex-mère redevenue pour un moment femme érotique, amante du père-époux, ce qu'ils désignent par « la censure de l'amante ». Il apparaît comme un plaisir combattant les effets désintégrant de l'absence maternelle, de même que le système pare-excitant de l'enfant. Il est découvert au sens d'un retrait d'une couverture narcissique assurée par sa mère. Confronté à ces absences intermittentes de la mère, l'enfant n'a d'autres ressources que d'halluciner sa « présence » (prototype de la représentation) et d'investir les zones corporelles qu'elle a abandonnées pour rejoindre son époux.. Ce temps de latence est celui de la création du désir : « Le désir, écrit M.Fain, se lie à la représentation de l'objet absent. C'est une représentation d'objet absent projetée ensuite sur un objet présent qui sera à l'origine de l'objet de désir, qui est ainsi un objet composite ».

Le retour de la mère au moment approprié (la femme, apaisée et comblée par ce que J.Schaeffer appelle « l'amant nourricier », redevient mère et peut apaiser et combler son enfant affamé en lui présentant un sein non plus érotique-excitant, mais maternel-nourricier), enracine le moment de plaisir qui, pour M.Fain « évoque une préforme de l'orgasme liant satisfaction érotique fournie par l'objet et retour au narcissisme primaire ». Les avatars de ces premiers temps de l'absence et de la présence de l'objet d'amour vont déterminer l'accès de chaque sujet au désir et au plaisir, soit à l'érotisme sexuel. Lorsque une trop longue et vaine attente de l'objet aimé a épuisé les ressources auto-érotiques et les capacités du masochisme primaire de l'infans, le désir devenu excès de tension d'excitation se transforme en souffrance. C'est à ce titre qu'il effracte le Moi et occasionne des blessures narcissiques, qui se retrouveront dans les relations de couple et auront un impact sur le mode de sexualité.

L'organisation psychosexuelle du sujet, établie sur ces premières expériences du manque et de la satisfaction des besoins, passe par l'étape clef du processus oedipien. Pour C.Parat, « L'intégration dans le mouvement oedipien des résidus formatifs et conflictuels de l'oralité, de l'analité et de la période phallique, entraîne une synthèse nouvelle qui dépasse et efface les ordres précédents. » Par la suite, ce mouvement essentiellement conflictuel est réactivé lors de chaque nouvelle rencontre, à l'occasion de tout nouvel investissement objectal. Il est donc central dans la rencontre amoureuse : « s'il existe une fixation, écrit C.Parat, l'objet investi demeure en effet l'objet oedipien parental, ou un substitut direct (parental ou fraternel) de celui-ci. La relation reste alors sous-tendue par un investissement libidinal dont l'élan est conditionné par l'investissement homosexuel de rivalité d'un autre objet, réel ou fantasmatique. »

Ces éléments théoriques rappellent combien la sexualité est présente et complexe, dans la mise en place de la confrontation de chacun au désir et/ou au plaisir. Elles prend des formes variées dans le temps, au sein d'un même couple, et répond à des exigences en constante mutation.

7) Sexualité de partage

A partir de là, on peut différencier une sexualité de couple érotique, que je qualifie de partage, animée par la recherche de la rencontre de l'autre et de son désir, avec l'intention de transmettre et de partager avec l'objet des éprouvés qui vont prendre sens à deux. Il s'agit là d'une satisfaction dont René Roussillon (2010, p.31) nous dit qu'elle « concerne le plaisir pris avec l'objet « dans » l'objet, c'est-à-dire une double condition et le plaisir et l'objet, le plaisir pris dans la rencontre avec l'objet. » Ce qui implique que l'objet soit reconnu dans son altérité, bien différencié du sujet, et que le couple ne fonctionne ni dans la symbiose, ni dans des zones d'indifférenciations identitaires. Le rapport sexuel a ici une fonction d'échange et de nourrissage narcissique mutuel, à condition que l'assurance identitaire de chaque partenaire lui permette d'accepter de s'abandonner érotiquement à l'autre, afin de mieux se retrouver dans un second temps. Ce type de rapport permet une libération des restrictions individuelles imposées par le Surmoi et l'idéal du Moi, du fait de la projection du narcissisme sur l'objet. L'orgasme répond alors à une double aspiration contradictoire de fusion narcissique et de maintien du désir pendant un temps optimal à son plus haut niveau, afin que le couple puisse expérimenter l'effet de libération des expressions de désir mutuel. Là se fonde la dimension proprement érotique du rapport sexuel dans le couple.

Cet accès à ce qui représente un idéal-type de la sexualité adulte présuppose une résolution optimale du conflit oedipien et, chez l'homme, de son angoisse de castration.

Dans le cas contraire, la femme est souvent partiellement identifiée à une mère toute-puissante au foyer, omnipotente et potentiellement castratrice. C'est pour s'en défaire, que le conjoint peut alors rechercher le groupe de « copains », mouvement qui prend le sens d'une régression à l'époque de la latence où chacun retrouve de l'assurance dans le contact et l'identification réciproque phallique à l'autre du même sexe. Le fantasme est de vivre la rencontre d'une femme identifiée comme prostituée, c'est-à-dire objet féminin fécalisé, qui remplit dès lors le rôle de l'autre castré et permet de rétablir la puissance du mâle dominant. M.Fain les appelle les « évadés du rectum-foyer de Bobonne » dans leur tentative d'apaiser la crainte infantile de la fragilité de leur sexe en fantasmant de pénétrer des femmes méprisées, besoin lié à l'illusion du vagin de leur épouse assimilé à un rectum dangereux qui les emprisonne et les châte.

8) Sexualité de décharge

A l'inverse de la sexualité de partage, se situe ce que j'appelle une sexualité de décharge, dont le but est d'abaisser le quantum d'excitations accumulées à un niveau zéro, entraînant de facto un état physiologique apaisé. On retrouve régulièrement dans ce cas des troubles des symbolisations primaires, ne permettant pas, ou mal, de qualifier les excitations. Tout stimuli, positif ou négatif, peut ainsi devenir source de tensions amalgamées, générant une excitation non métabolisable, désagréable pour le sujet, et donc à décharger impérativement au plus vite. La recherche de ce type d'apaisement est une constante chez les partenaires en grande souffrance narcissique, harcelés par l'angoisse et le doute, pour qui toute rencontre est potentiellement menaçante pour l'organisation de leur moi fragile, et susceptible de remettre en cause leur équilibre identitaire précaire. Michel de M'Uzan appelle « esclaves de la quantité » ces individus qui doivent en permanence lutter contre le risque traumatique d'une excitation débordante.

C'est souligner à posteriori les défaillances de holding et de handling vécus par des sujets inconscients de leurs difficultés. Christian Gérard (2009) a montré combien ceux-ci sont

porteurs par introjection d'une mère primaire carencée et d'un père primaire déficient. D'où une défaillance de l'intégration des triangulations primaires (2012, p.100) : « Si les triangulations précoces sont à rendre en compte du fait de la réalité corporelle du père, c'est surtout du point de vue intrapsychique qu'elles nous apparaissent essentielles, car elles conditionnent les symbolisations primaires et l'organisation du fantasme de scène originaire. » Ces patients carencés se vivent alors dans une solitude essentielle qu'ils peuvent tendre à estomper par l'adoption de modalités multiples de comportements de séduction.

Mais ces agirs demeurent superficiels et « légers » parce que les doutes et préoccupations des sujets narcissiquement carencés concernant leur propre existence à leurs yeux ne leur permettent pas, ou très peu, d'aller à la rencontre de l'autre. Au sein de leur couple, la sexualité est utilisée pour se débarrasser des tensions accumulées du fait d'un environnement toujours ressenti comme hostile, qu'il est nécessaire de séduire afin de se l'approprier. Se répète alors dans l'intimité conjugale cette recherche de plaisir en solitaire, dans le vide d'une rencontre nourrissante. Il s'agit davantage d'une sorte d'auto-érotisme utilisant le corps du conjoint dont on se repaît, mais qui demeure alors absent de la scène en tant que sujet désirant. Comme une répétition compulsive d'une non-reconnaissance vécue de l'altérité de l'autre, et ce faisant, de la sienne propre.

9) Du couple sexuel à la parentalité.

« La mère et la femme resteront toujours des ennemies irréconciliables », nous dit M.FAIN (1971), et on ne peut dans le même temps être l'une et l'autre. Il ajoute : « les parents n'ont pas de relations sexuelles », ce qui ne va d'ailleurs pas sans poser quelques problèmes au sein du couple...

Il est à ce titre intéressant de relever certains propos de parents, lorsqu'ils viennent parler de l'arrivée de l'enfant dans le couple : « c'est arrivé comme ça » ; « on a eu de la chance (ou on n'a pas eu de chance), c'est venu vite » ; « je suis tombée enceinte sans le vouloir (ou sans le chercher, ou sans le savoir) »... comme si une cause externe, au-delà du rapport sexuel, devait être tenue pour responsable de la conception. Péché originel ?

Ils se reconnaissent conjoints, ils sont (ou ont été) amants, mais tout se dit comme s'il fallait quelque chose en plus pour qu'ils deviennent parents...

Peut-être s'agit-il de ce qu'entre le fait d'être amants et d'être parents, se situe l'étape clef de la grossesse. Celle-ci fascine et effraie, aussi bien l'homme que la femme, par ce quelque chose qui passe par eux, puis se développe indépendamment de leur maîtrise. Car la grossesse renvoie autant à « l'effroi traumatique du pouvoir totalitaire de la mère archaïque », qu'à « l'idéalisation dépressiogène de son infinie nostalgie » (S.MISSONIER, 2004).

L'étape d'une première grossesse inaugure également le moment où le couple conjoints-amants n'est plus tout à fait deux, sans être encore plus que deux... Le sentiment d'objet unique est ébranlé, l'axe des pensées et rêveries s'oriente davantage vers le bébé à venir que vers le partenaire, les projets se modifient. L'espace-couple, imaginativement déjà, s'ouvre et s'agrandit. Cette transition, au-delà des mouvements joyeux qu'elle se doit culturellement de manifester, engendre de multiples craintes et, comme nous le montre la clinique des couples, déstabilise la sécurité acquise des liens identitaires de conjoints et d'amants. C'est pourtant sur ceux-ci que s'origine l'identité de parent.

L'articulation couple-famille correspond à la reproduction narcissique de l'altérité d'un autre

de soi et de l'autre, différent de ses deux géniteurs, qui trouve et prend place dans l'espace auparavant occupé à deux. Ce troisième imaginaire et fantasmatique s'est tout d'abord inscrit dans un engendrement unaire (c'est mon bébé-à-moi tout seul), avant que d'être représenté comme le fruit d'une union duelle, puis de se confronter à la réalité de tiers, initiant, par sa présence même, un nouvel espace transcendant l'enveloppe de couple et déterminant une nouvelle configuration : la parentalité.

Advenir en tant que parent signifie donc trouver en soi la capacité de se penser passer du deux au trois, puis éventuellement au quatre, au cinq ou plus..., sans que pour autant ne disparaissent les dimensions d'espaces psychiques individuel et de couple.

Mais l'espace psychique de la mère (et pourquoi pas, du père également) est donc inconciliable avec celui de la femme (et donc de l'homme), sexués s'entend. Dans la mesure où la mère (le père) est dans une fonction parentale de pare-excitation (pour l'enfant), tandis que la femme (l'homme) est dans l'excitation (pour son amant-e de sexe opposé). Le parent est corps psychique alors que l'amant est corps érotique, et ces corps différenciés ne sont pas dans le même rapport et ne s'adressent pas au même objet.

Si revêtir l'identité de parent nécessite de s'ajuster aux besoins de l'enfant, il n'en demeure pas moins que subsistent ceux du conjoint (et nous entendons si souvent ces maris pleurer l'absence de leur femme-amante devenue mère !). Lorsque l'amour-tendresse présent dans l'espace familial envahit l'espace du couple au détriment de l'amour sexué, peuvent apparaître des lacunes en représentabilité du nécessaire élément tiers. Et sans tiers, pas de pensée. Parce que le trop d'amour unique détruit, le corps érotique (« bien tempéré » dirait R.RACAMIER) est essentiel à la construction : de l'enfant, du couple, et de la famille.

Idéalement donc, l'homme introduit par le désir de sa femme est ressenti directement dans le corps de l'enfant lorsqu'en tant que mère, elle pense au père-amant : elle est présente physiquement mais l'enfant perçoit que quelque chose d'elle lui échappe à ce moment là, tout dirigé vers un autre, absent de la scène. Le fantasme, représentant psychique de la pulsion, peut alors se construire grâce au travail de mentalisation que force ce ressenti « étranger » à la fusion mère-enfant (dans le sens où ce travail de mise en représentations est justement ce qui va permettre la liaison de l'énergie libre ainsi provoquée). D'où, nous dit M.FAIN, ce temps nécessaire de « la censure de l'amante (qui) doit donc s'exercer de telle façon qu'elle puisse permettre aux parents d'oublier, pour le temps de leurs amours, que justement ils sont des parents. »

10) Les écueils de la parentalité.

(Questions / Réponses avec la salle)